SONGE BLEU.

.....Portaque emittit eburna.
VIRGILE.

Par la porte d'ivoire, au seuil des nuits sereines,
Voici venir le Songe, enfant du pâle azur ;
De son char de saphir sa main saisit les rênes,
Puis les bleus papillons l'entraînent d'un vol sûr.

Il passe, et son bruit, doux comme un chant de sirènes,
Berce, dans son sommeil, la vierge, ce lis pur.
Il sème des bleuets sur l'oreiller des reines,
Il pique un rayon d'or au toit le plus obscur.

Alors, dans l'âme en deuil, tout est joie et lumière ;
Le pâtre devient prince, et palais la chaumière :
On combat, on triomphe, on aime, on est aimé....

Mais l'aube, en souriant, le chasse, à coups de roses,
Et le Songe qui fuit les paupières mi-closes
Y laisse, perle humide, un long pleur embaumé.

Mondanités.

Les réceptions se sont ralenties depuis que nous sommes entrés en carême, mais on continue avec entrain les thés-bridge dont la vogue ne fait que grandir.

L'un des plus charmants de la saison a été donné par Mme Fernand May samedi dernier. Ses invitées comprenaient Mmes James H. Maury, John May, J. M. Burguières, Robert Moore, George Westfeldt, Ivy Kittredge, George B. Matthews, Jr, W. J. Bentley, W. L. Dearborn, Henry M Hardie, R. M. Harger de New York, Albert F. Schwartz, W. J. Montgomery, Lewis Hardie, Mme Frost, Mlles Marie Stoddard de New London, Conn., Louise Stauffer, Evelyn Noble, Thérèse Kohn. Les prix étaient de très beaux éventails qui ont été gagnés par Mlle Stoddard et Mmes Schwartz, Moore, Hardie et Kittredge. La table dans la salle à manger était admirablement ornée de roses roses émergeant de vases d'argent et de candélabres munis d'abat-jour roses. Le thé et le chocolat étaient servis par Mme Lewis Hardie et Mme William P. Stewart.

Le mariage de Mlle Olga Laroussini, la fille de M et Mme Urbain Laroussini, avec M. Solomon Wexler, sera célébré mercredi soir à 6 heures, dans les salons de l'Hôtel De Soto, en présence de la famille et de quelques amis.

M. et Mme Richard Sprague et leur famille sont partis hier pour l'Europe où ils séjourneront plusieurs mois.

M. et Mme William Parkerson et leurs enfants ont passé quelques jours à Mandeville ces temps derniers.

Mme Ernest Borneman a réuni samedi dernier à une partie de bridge intime, Mmes Henry Preston, E. E. Soulé, Walker B. Spencer, W. J. O'Donnell, Norvin T. Harris, Henry V. Beer, John W. Phillips, Lucien E. Lyons et Mlle M. Wood.

Par suite de maladie dans la famille, la réception que devaient donner Mme T. G. Uhlhorn, Mlles Uhlhorn et Mlle Julia Logan, hier après-midi, en l'honneur de Mlle Elizabeth Bentley de Richmond, Vie, n'a pas eu lieu.

Mlle Ruth Bush partira prochainement pour Chicago où elle passera plusieurs mois chez sa tante, Mme Johnson.

Le Thursday Club s'est réuni jeudi matin chez Mme James McConnell, Jne.

Mme John A. Morris est actuellement au Texas, chez son fils, M. Hennen Morris.

Une partie de cartes suivie d'une danse a eu lieu lundi soir chez M. et Mme James M. Pagaud. Au nombre des assistants : Mlle Giraud de San Antonio, Tex., Mlle Wheat de Richmond, Vie, Mlle Eckert, de Houston, Tex., Mlles Pauline Buchanan, Agalice McCaw, Myra Pond, Olive Manson, Amelia Baldwin et MM. Douglas Black, Jack Chambers, George Colron, A. McLellan, C. P. May, Ross Watson, Eugene Martin, A. W. Frazier, J. M. Pagaud, Jr.

Mlle Stéphanie Levert est de retour d'un séjour chez le Dr. et Mme F. J. Kearney à Plaquemine, La.

Mme Benjamin T. Waldo a réuni mardi, à un joli lunch qu'elle offrait à Mme Harry Randolph Burke de la Virginie, Mme I. H. Stauffer, Mme Lewis Hardie, Mlle Louise Stauffer et Mlle Eugénie Trist.

M. et Mme Gus Ricau ont été récemment les hôtes de M. et Mme Pemberton Baldwin à Abita Springs.

M. et Mme Henry Burguières passeront la fin de la saison chez Mme Henry Gardès, rue Troisième, où ils ont pris des appartements.

Mercredi après-midi une ravissante partie de bridge whist a eu lieu chez Mme William P. Stewart qui recevait en l'honneur de sa belle-soeur, Mme C. C. Maubray, de Washington, D. C. Les salons étaient décorés de fleurs printanières et la table dans la salle à manger était admirablement ornée de tulipes roses et blanches et de tulle vert nil. Le thé et le punch étaient servis par Mme Richard Eustis et Mme Andrew Stewart, Jne. Parmi les personnes présentes : Mmes A. Brittin, J. G. Hardie, I. G. Kittredge, James H. Maury, T. G. Bush, Norvin T. Harris, Dan Holder, Alfred LeBlanc, R. DeBuys, S. B. McConnico, S. M. D. Clark, A. Stewart, G. Lapeyre, J. N. Stewart, E. Puech, William Warren, W. B. Spencer, W. A. Brand, W. Van Benthuysen, Mlles Mabel et Nellie Dwyer, Emma Glenny.

Mme Clarence Fenner passe quelque temps chez M. et Mme Foucher Dunbar, à Biloxi, Miss.

Le Dr et Mme Allen Eustis partent pour l'Europe où ils séjourneront pendant plusieurs mois.

Mlle Sallie Pugh qui a passé l'hiver chez Mlle Eliza Pugh est repartie pour la Virginie ces jours derniers.

Lundi soir Mlle Eliza Harral a donné une partie de bridge en l'honneur de sa soeur, Mme Charles M. O'Donel, du Mexique. Parmi les personnes présentes : Mlles Margot Castellanos, Lottie Watterman, Florence Lewis, Mme Baumgarten, Capt. et Mme James Dinkins, M. et Mme J. O. Harral, MM. W. Beer, Pierre Freret, Elbert Harral, M. K. Venables, le Capt. R. M. Nelson.

Mme Thomas J. Semmes et Mlle Myra Walmsley passent quelques jours à Biloxi.

A un dîner offert par M. et Mme J. J. Gannon à M. et Mme Vanderlip, de New-York, mardi, assistaient M. et Mme T. G. Bush, M. et Mme Chapman H. Hyams, Mlle Jean Gannon et M. A. B. Wheeler. La table était fleurie de roses roses.

Mlle Mathilde Kilpatrick est actuellement l'hôte de sa soeur, Mlle Lucille Kilpatrick, et de ses frères, les MM. Kilpatrick à Oklahoma City.

Mlle Jessie Rainey est arrivée de Washington, D. C., ces jours derniers et passera quelques semaines chez M. et Mme Charles Rainey.

M. W. O. Hart, a quitté la ville hier soir pour Memphis, où il passera quelques jours avec Mme Hart, qui est actuellement chez sa mère, Mme L. C. Richards. M. Hart sera de retour mardi.

Mercredi après-midi, Mlle Olive Manson a donné un beau lunch au Country Club, en l'honneur de Mlle Frances Wheat, de la Virginie et Mlle Pauline Buchanan, de Delhi, Lne. Les convives comprenaient Mlles Mary Hosmer, Sidney Lee Brousseau, Catherine Nelson, Rose Weat, Amelia Baldwin, Olga Roquet, Myra Pond, Anna Wisner, Elizabeth Bentley, Agalice McCaw, Cora Wisner et Mme J. M. Pagaud.

M. et Mme Julius Walsh, Jne, qui furent les hôtes de M. et Mme Edgar H. Bright pendant le Carnaval, ont regagné leur demeure à St-Louis, Mo.

M. et Mme Martin Matthews et Mlle Lucy Claiborne passent quelques jours à Claiborne Cottage, Covington.

Mlle Margaret LeSassier est de retour d'un voyage à Panama.

Très beau, le lunch que donnait Mme George Aldigé mercredi après-midi, en l'honneur de Mme Carl Holt Smith, de Mexico. Les autres convives étaient Mmes John D. Rouse, Richard Eustis, Robert G. Guérard, Mortimer N. Wisdom, James Dixon Lacey, Emmanuel Senn, de Chicago, et Mlle Nellie Chaffe. La décoration exquise de la table était composée de jnarcisses et de fougères.

Mme Alfred Wellborn passe quelque temps à Anniston, Ala.

Une partie de bridge suivie d'un thé intime a été donnée par Mlle Sarah Pipes mardi après-midi en l'honneur de Mlle Wheat et de Mlle Bentley, de la Virginie. Les invitées étaient Mlles Béatrix Kennedy, Vera Von Mysenbug, Amélia Baldwin, Elizabeth Amory, Mary West, Elizabeth Ficklen, Nellie Fischer, Elizabeth Craig, Violet Johnson. Les prix ont été gagnés par Mlles Bentley, Kennedy et West.

Mme J. Oscar Nixon passe quelque temps à Patterson, Lne, chez sa fille, Mme Lawrence Williams.

Mlle Katharine Legendre est de retour d'un court séjour à la campagne, chez Mme F. Williams.

Le Tournoi de bridge-whist du Country Club, auquel vont participer une grande partie des membres du club a commencé mercredi après midi. Les personnes présentes étaient, ce jour là, Mmes Lucien E. Lyons, Hunter C. Leake, W. C. C. Claiborne, C. H. Ellis, Paul Brand Alex Ledoux, L. D. Goodrich, Rufus Foster, J. D. Hunter, H. R. Janin, W. W. Wallis, C. M. Pitard, E. T. Rhea, J. E. Schenck, Ginder Abbott, C. J. Miller, H. L. Faviot, W. J. McGrath, James Dinkins, J. M. Heyn, G. H. Dunbar, St John Eshleman, Charles H. Pescay, W. O. Humphreys, W. H. Keighly, W. B. Vardell, J. G. Hardin,, Mlles Jane Salter, Alicia Jumonville, Cecile LeBesque, Ella Hardie, Maud Wilmot, Bettie Werlein, Carmen Grevenberg, Frances Rembert.

Mlle Kate Minor, est repartie pour Southdown, son habitation dans la paroisse Terrebonne, après un séjour chez M. et Mme David W. Pipes, Jr.

Mme Oscar L. Putnam a donné un lunch charmant, jeudi après-midi, en l'honneur de Mme Marion Baker. La table était ornée à ravir de muguets et de roses roses. Les convives étaient Mmes Baker, Henry V. Beer, Gordon Orme, Alfred LeBlanc, C. H. Hyams, Alfred Loveil Hart, John W. Phillips, J. W. Libby, Joseph P. Blair, William Preston Johnston et Mme W. O. Barry de Greenwood, Miss.

Le mariage de Mlle Arthémise Smyth, la fille du Dr et Mme A. W. Smyth, avec le Rév. David Hay, de Dunamanagh, County Tyrone, Irlande, sera célébré le 19 avril.

Mercredi après-midi, Mme John P. Richardson donnait au Country Club un fort joli lunch auquel elle avait convié Mmes Pearl Wight, Henry M. Preston, Hugues de la Vergne, James A. Puech, John Chew, H. O. Penick, Pierre Crabités, Winchester Bowling, George B. Penrose, N. Wellington Cobb et Mlle Evelyn Noble. Des fougères et des noeuds de ruban rose formaient la gracieuse décoration de la table.

Mme Paul Picard est arrivée récemment de Chicago pour passer quelque temps avec sa mère, Mme Breaux.

Mardi dernier, Mme W. C. C. Claiborne a donné un thé-bridge des plus élegants auquel ont pris part Mmes J. M. Burguières, Hugues de la Vergne, A. Brittin, James De Buys, Henry V. Beer, W. C. Dufour, Sam Henderson, J. H. Maury, Auguste Capdevielle, J. W. Phillips, J. M. Libby, Ashton Phelps, Charles M. Greene, Louis H. Jurey, S. B. McConnico, H. B. Glover, de Dubuque, Ia, William Warren, I. T. Rhea, Walker B. Spencer, H. W. Cobb, Randall Dugué, Mme Thiebaud, de Kansas City, Mlles Lucie Claiborne et Evelyn Noble. Les prix étaient de ravissants objets en brocart et en argent. La table à thé présidée par Mlle Edith Libby était couverte de napperons en dentelle et ornée d'exquise façon de roses et de tulle rose et de candélabres garnis d'abat-jour roses. Les rafraîchissements étaient servis par Mlles Marguerite Simpson, Laura et Carrie Hayward et Addie Slack.

Mme Claiborne donnait une nouvelle partie de bridge-whist et un five o'clock mercredi après-midi, ses invitées comprenant cette fois, Mmes George H. Dunbar, Bush Lebourgeois, William McGrath, Walter Wright, Charles T. Patterson, Albert LeMore, E. E. Soulé, P. E. Archinard, B.C. Perkins, Gustave Ollivier, W. M. Rhodus, O. L. Putnam, F. W. Parham, George W. Clay, Edwin W. Rodd, J. J. Gannon, Réginald S. Burke, George Alfred Hero, Louis Landry, William T. Jones, J. E. Lyttle, Mlles Elizabeth Pinckard, Addie Slack de Washington, D. C. et Stéphanie Levert. Les prix donnés aux différentes tables étaient du meilleur goût. La décoration des salons était composée de plantes vertes et d'une profusion d'oeillets roses et dans la salle à manger, où un thé a réuni les assistants après la partie, la table étincelante de cristaux et d'argenterie était fleurie de roses roses et d'asparagus et garnie de tulle de la nuance des fleurs. Mme Louis Perrillat et Mme Louis H. Jurey servaient le thé et le chocolat et les rafraîchissements étaient offerts par Mlles Clarice Claiborne, Doucie et Lucille Henderson et Marie Céleste Villeré.

M. David Baldwin de El Paso, Tex., était de passage dans cette ville ces jours derniers.

Un très beau dîner a été offert à Mlle Lottie Watterman par M. et Mme William T. Jones et Mlle Emily Jones, jeudi soir. Les convives comprenaient Mlles Frederica O'Reilly, Louise Laplace, Sadie Downman et MM. Jack Chambers, James R. Mills, Harry Moore, Léon L. Labatt, Jne, Peter Dunn, Benjamin Crump et Harry Stevens. La table était élégamment décorée de roses My Maryland et une gerbe de ces fleurs était placée auprès de chaque couvert.

Charmante, la partie de bridge-whist qui a eu lieu chez Mme George B. Penrose jeudi soir, et à laquelle ont pris part Mmes Henry Dickson Bruns, Hugues de la Vergne, Winchester Bowling, William D. Maginnis, M B. Trezevant J. M. Burguières, Bessie Behan Lewis, H. W. Cobb, R. W. Walmsley, Joseph Maurin, Mlle Nellie Dwyer et M. M. Albert B. Maginnis, Arthur Dicks, A. Breton, James Zuntz, Hugues de la Vergne, Clinton Fulton Benjamin Moss, J. R. McCarthy, W. D. Maginnis Cornelius Donovan, M. B. Trezevant, A. Andrews, W. B. Smith, R. W Walmsley, Christopher Randolph et Charles Arter de New York. Les salons étaient décorés de plantes vertes et la table dans la salle à manger était parée de violettes et de fougères. Des abat-jour roses tamisaient les lumières des candélabres d'argent. Mme Penrose recevait en l'honneur de Mme Leslie Carpenter et Mme G. Johnson de New York.

A une partie de cartes offerte par Mme Franklin Pugh à Mlle Marie Céleste Maury, jeudi après-midi, assistaient entre autres Mmes James DeBuys C. T. Patterson, Irving Lyons, James Maury, B. C. Perkins, Lewis Hardie, Mlles Marguerite Maginnis, Katherine Robinson, Carrie Hayward.

LA BAGUE.

Son automobile arrêtée devant la gare Saint-Lazare. Jacqueline, avant de congédier le chauffeur, une seconde hésita. Il était temps encore de revenir en arrière, de reprendre la vie commune, d'accepter l'écœurant partage..... Non, non, elle ne le voulait pas ! Et brusquement décidée, elle s'engouffra vers le guichet.

Depuis longtemps, la jeune femme avait le sentiment que son mari ne l'aimait plus, mais ce n'était en elle qu'un doute que la moindre attention courtoise de l'époux suffisait à chasser. Ce jour-là une de ces mondaines comme on en voit tant, jalouses du bonheur et de la tranquillité de celles qu'elles nomment leurs amies, était venue lui enlever ses dernières illusions. Méchamment, par le menu, elle lui avait conté les détails de l'aventure et, la visiteuse mise à la porte, Jacqueline, enfermée dans sa chambre à double tour, silencieusement, avait beaucoup pleuré.

Bien qu'en résumé elle fût la victime et qu'elle n'eût à craindre aucun blâme, l'abandon de son mari l'atteignait comme une tare dont elle rougissait et devant laquelle, humiliée, la malheureuse courbait le front.

Sous cette impression, elle avait décidé de fuir, de cacher à tous sa détresse et de se réfugier chez sa bonne tante Dutrieux, où elle pourrait pleurer sans honte. Et, une malle faite à la hâte, elle s'était sauvée sans revoir l'inconstant. A quoi bon écouter ses mensonges ? Le fil d'amour qui les unissait était rompu pour jamais. Et quand bien même l'infidèle reviendrait, et quand bien même elle voudrait oublier, ils ne pourraient ni l'un ni l'autre retisser le lien. Le nœud fait pour rassembler leurs tendresses, aussi habilement exécuté soit-il, se sentirait toujours et serait entre eux comme un perpétuel rappel.

Des mots secs et tranchants, qu'elle murmurait inconsciemment, traversaient sa pensée.

—Rupture.... séparation.... divorce.....

Le divorce, fatalement elle en arrivait là. Jamais elle ne pourrait reprendre la vie commune, croire à son repentir, fût-il sincère. Les blessures de l'âme ne peuvent être guéries par la main qui a porté le coup. Malgré l'effort et la bonne volonté du cœur meurtri, toujours il la reverra, cette main prête à frapper.

Pelotonnée dans le wagon pris au hasard, Jacqueline entendit avec joie le déchirement aigu du sifflet de la locomotive et l'ébranlement du départ lui fit pousser un soupir de soulagement. Mais elle demeura encore très troublée jusqu'au moment où le train, ayant laissé derrière lui les dernières maisons de la grande ville, elle se vit environnée de la campagne verdoyante.

Alors seulement elle respira plus à l'aise. Il lui semblait qu'elle venait de sortir d'un hideux cauchemar ou d'échapper à un grand danger. Et, s'étant reconquise, laissant tomber sur ses genoux le livre dont elle s'était masqué le visage, Jacqueline examina ses compagnons de voyage.

Il n'y avait avec elle dans le compartiment, qu'un jeune couple, réfugié à l'autre extrémité de la banquette, tout intimidé de sa présence.

A les bien examiner, la délaissée se convainquit que ses deux compagnons de route devaient être deux jeunes mariés partant pour leur voyage de noces. Elle le devinait à de toutes petites nuances, aux rougeurs subites de la très jeune femme lorsqu'elle croyait que leur voisine avait surpris un fragment de conversation, à l'empressement encore très respectueux du nouvel époux,—avec une maîtresse il aurait été aussi galant mais moins correct.

Intéressée par ces jeunes amours, oublieuse de ses chagrins, par-dessus le livre qu'elle feignait de lire attentivement, Jacqueline observait le gentil ménage. Le mari s'était emparé des mains de sa femme, de jolies mains blanches, aux doigts fuselés, d'allures très distinguées et les couvrait de petits baisers rapides. Et la jeune mariée, à la fois ravie de sentir la chère bouche l'effleurer et inquiète d'être vue, formulait, en souriant, des reproches :

—Voulez-vous vous taire.... Si l'on vous voyait.... Je vous en prie.... Tu es ridicule !

Il redressa la tête, disant :

—Si tu avais dit "tu" plus tôt, j'aurais obéi.

—Oh ! le vilain taquin !

Il garda dans les siennes ses petites mains qu'il admira :

—Ta bague de fiançailles ?

—Mais oui.

—Tu la portes encore ?

—Encore !.... Je pense bien, monsieur, ne la quitter jamais.

—Comme j'étais embarrassé lorsque je dus la choisir. Le bijoutier m'en avait présenté une douzaine et mes yeux allaient du saphir à la perle fine, en passant par le diamant, le rubis et l'émeraude. Je les regardais toutes sans savoir à laquelle m'arrêter.

—Pourquoi avez-vous choisi la perle ?

—Parce que ce globe nacré, entouré de diamants, blancs aussi, me parut plus discret, plus chastement joli, plus en rapport avec l'âme de celle à qui je destinais la bague, — une perle aussi.

Elle ne répondit rien, se contentant de presser nerveusement les deux fortes paumes de son mari.

Jacqueline ne les regardait plus. Ce madrigal d'amoureux joué devant elle à une heure où elle était si meurtrie, si désillusionnée par l'inconstance du cœur, lui faisait mal à entendre. Elle courba la tête et ses yeux vinrent juste se fixer — ô ironie du hasard — sur sa bague de fiançailles, une fort belle opale qui encerclait encore son doigt.

L'époux la lui avait offerte deux mois avant son mariage tout inquiet qu'elle ne lui plût pas et à l'oreille, très bas, il avait dit :

—Ah ! Jacqueline, m'a bien-aimée, ce bijou qui, lui n'a rien d'officiel, que je vous donne et que vous acceptez par la seule influence de notre amour, portez le toujours. Si de mauvaises pensées vous venaient, il vous crierait ma tendresse, vous rappelerait que vous avez donné votre cœur à celui qui vous a offert ce gage et aussitôt la mauvaise impression s'effacerait.

Jacqueline regardait l'opale, aux reflets énigmatiques, et elle ne la ramenait point à la douce tendresse. Elle lui hurlait au contraire la trahison, le mensonge et l'oubli :

—Ah ! le méchant, le méchant !.....

Il lui sembla brusquement que le contact de cette bague l'offensait, lui brûlait la chair et elle voulut l'arracher pour la briser rageusement et la jeter par la portière, afin de ne plus la voir.

Avec difficulté, elle l'enleva ; son doigt semblait s'être gonflé pour la retenir malgré sa volonté.

Mais, au moment de la lancer dans le vide, le courage lui manqua.

La bague cassée ou jetée, elle n'en aurait pas moins vécu le passé très joli de femme adorée, elle n'en vivrait pas moins le présent très pénible de femme délaissée.

Les empreintes d'amour ne s'effacent pas. L'anneau d'or anéanti, le cercle du souvenir, si juste, si étroitement ancré qu'il ne peut s'enlever, demeurait en elle.

C'était son cœur très jeune qui, malgré tout, se rappellerait que, le premier, son mari l'éveilla à l'amour; c'était son âme innocente qui ne pourrait oublier le trouble des premières caresses. Ces dix années écoulées côte à côte, dans une association presque complète d'existence, il lui était impossible de les rayer de son livre de vie.

Alors à quoi bon détruire le gage symbolique ? S'il disait : "C'est fini !" il évoquait aussi le doux souvenir du passé. Il prêchait l'indulgence et le pardon.

Et avec un long soupir plein de sanglots, lentement, très lentement, Jacqueline repassa la bague à son doigt.

Les Ciseaux d'Or

Sensations d'Extrême-Orient

Les encens et les frangipanes parfumaient encore le temple bouddhique lorsque Sida y pénétra. Elle avait quitté le palais royal sans qu'on la vît, furtivement, parée de son costume de bayadère dont tous les ors et tous les joyaux s'embrassaient ou s'éteignaient selon qu'elle se mouvait dans des alternatives d'ombre ou de clarté. A la voir ainsi, on eût dit une somptueuse idole descendue de son piédestal pour accomplir dans le temple quelque mystérieux rite.

Parfois deux pierreries évoquaient les yeux scintillants du Dragon, ouverts sur l'humanité bouddhique ; d'autres ressemblaient à un essaim d'insectes accrochés à ce corps de femme, ou encore à un serpent embrasé prêt à dévorer cette chair vierge.

Dans le temple, le silence régnait ; parfois une chauve-souris effleurait en passant de ses ailes velues les ailes dorées et rigides de costume de Sida. Les dieux accroupis sur le naja à sept têtes ou sur la fleur sacrée du lotus dormaient avec une sérénité plus complète, délivrés des prosternations et des vapeurs d'encens.

D'une corbeille qu'elle tenait à la main, Sida sortit du riz, des bananes, des guirlandes fleuries. Avec dévotion, elle les déposa devant le dieu du sanctuaire pour qu'il lui fut favorable ; puis, dans des récipients de bronze, elle brûla des baguettes d'encens, de l'huile de coco, et enfin, prosternée, son front, surmonté de la tiare, touchant les dalles, elle dit :

—Toi qui vois mon tourment, que dois-je faire ? Faut-il suivre les impulsions de mon cœur ?.... Révèle-moi le chemin dans lequel je dois m'engager.... Guide mes pas vers le bonheur et le contentement. Permets aux esprits de mes ancêtres de se manifester à moi.... Et je te sacrifierai mes instants les plus précieux ! Et je cueillerai pour toi chaque jour les fleurs odorantes des frangipaniers ! Et je ne laisserai jamais la cassolette sans encens, ni la lampe sans flamme !

Car Sida, qui était la plus jeune des bayadères de la cour était aimée du prince Si-Chaoum, descendant du sang royal au deuxième degré. Il lui avait offert de l'emmener dans son harem, parmi ses femmes et ses esclaves pour en faire une favorite dont les parures seraient plus éblouissantes que celles des bayadères et des princesses. Mais Sida n'avait pas été tentée.

Un homme, dans la troupe royale, un de ces comédiens burlesques ou terribles que l'indigène contemple tour à tour égayé ou glacé d'effroi, avait toutes ses préférences. C'était pour lui qu'elle dansait, pour lui qu'elle imitait les gestes précieux des bayadères antiques, sculptées sur les bas-reliefs des palais et des temples depuis plus de deux mille ans.

—C'est avec joie, pensait-elle, que je quitterai le service du roi pour être à lui.

Cependant elle craignait la colère du prince et ne savait que résoudre. Mais c'est en vain qu'elle attendit courbée vers la terre qui tient emprisonné dans son sein le fabuleux Dragon ; c'est en vain qu'elle espéra une manifestation du dieu qui dressait sa statue formidable parmi les reliquaires précieux et les offrandes des fidèles. Rien ne répondit à son appel.

Comme elle allait quitter le temple par un des bas côtés, une porte s'entrebâilla, une raie lumineuse traça sur les dalles un rectangle éblouissant. Cette porte communiquait avec la bonzerie dans laquelle les femmes ne pénètrent pas. Poussée par la curiosité, Sida se glissa jusqu'à elle en évitant de faire du bruit.

Dans une vaste pièce éclairée comme pour une fête, des bonzes têtes nues, drapés d'étoffe couleur de miel et de safran, allaient et venaient en parlant à voix basse ; d'autres psalmodiaient une sorte de litanie ; d'autres encore, courbés sur des palmes millénaires, s'efforçaient de déchiffrer les évangiles bouddhiques.

Dans un coin de la pièce, le chef des bonzes siégeait sur un trône ayant pour dais une ombrelle de soie somptueuse.

Sur ses genoux reposaient les ciseaux d'or enrichis de gemmes qui lui servent à couper les cheveux des princes royaux. Car cette opération est le redoutable privilège du chef. Nul autre que lui n'a le droit de poser la main sur la tête des enfants royaux, sans commettre un crime de lèse-majesté, souvent puni de supplice ou de mort. Et s'il se laissait dérober les précieux ciseaux, il serait immédiatement dégradé et banni. Sida pensait, en voyant luire l'or et étinceler les gemmes :

—A Si-Chaoum qui m'a dit : "Je te donnerai ce que tu voudras !" je demanderai les ciseaux rituels. S'il me les apporte, s'il parvient à les dérober, c'est que Bouddha le protège et que je dois le suivre où il lui plaira de me conduire ; mais s'il lui est impossible de me satisfaire, ou si un malheur lui arrive, ce sont les impulsions de mon cœur que je suivrai et nulle femme n'en sera plus joyeuse !

Puis, par les ruelles désertes, baignées de lune et de clartés d'étoiles qui transfiguraient le paysage et découpaient sur le firmament les cimes des arbres et des dômes, Sida regagna le palais royal.

Un étrange sourire tendait ses lèvres fardées, pareil à une menace, inquiétant comme une énigme, plein de perfidie et de ruse.

Lorsqu'elle se retrouva en face du prince le lendemain, la nuit jetait sur l'azur son voile somptueux, immobile et scintillant, tramé de lumière et d'obscurité.

Les lucioles, à l'abri des verdures compactes, ouvraient et refermaient leurs ailes de flamme comme de précieux écrins ; les serpents et les éléphants de pierre du palais, semblaient, dans l'ombre, prêts à se mouvoir ; sur leurs corps massifs se jouaient des reflets qui les teintaient de mauve et de noir, accentuant la menace de leur attitude.

La galerie était déserte ; d'imperceptibles bruissements de lézards ou de moustiques, des frôlements d'ailes sur tout un peuple de statues qui l'habitaient depuis plusieurs siècles, seuls, en troublaient le recueillement. Sida souriait. De lourds anneaux d'argent, rivés à ses chevilles, rythmaient son pas sur les dalles de grès. Et Si-Chaoum la contemplait avec extase. Elle avait un front lisse, une peau d'ambre clair, une bouche bien dessinée et de longs yeux, tantôt caressants, tantôt dominateurs.

—Sida, lui dit-il. N'as-tu pas conscience de la marche rapide du temps ? Ma patience est à bout et je ne veux plus attendre.

—Et moi, répondit-elle avec douceur, je veux une chose dont la possession me comblera de contentement, plus que la possession de tes joyaux, de tes palais, de tes esclaves et de toi-même. Je veux les ciseaux d'or et de pierreries qui servent au chef des bonzes à couper les cheveux des enfants royaux.

Il la considéra avec stupéfaction. Ce désir lui semblait à la fois puéril et extravagant.

—Je ne peux pas te satisfaire, dit il enfin. Je ne peux pas commettre de profanation. Au reste, ces ciseaux ne sont pas faciles à dérober et tous mes efforts pour m'en emparer seraient vains.

—Mais non, fit-elle avec obstination ; tu te trompes ; tu feras raser tes cheveux ; tu quitteras ton "sampol" ; tu te draperas dans la robe des bonzes, et ainsi méconnaissable, pareil à un prêtre ou à un novice, il te sera facile de t'en emparer.

Il ne répondit pas.

—Vois-tu, Si-Chaoum, continua-t-elle, je ne désire pas autre chose, je ne quitterai pas pour toi mes vêtements de bayadère, ni mes joyaux pareils à des flammes multicolores, ni mes compagnes, ni le Roi, ni la cour, si tu hésites plus longtemps.

—Je n'hésite pas, dit-il, je refuse.

Il la quitta sur ces mots. Il ne voulait pas s'abandonner complètement à elle ; il s'efforçait de réagir contre son charme perfide ; de toutes ses forces il voulait fuir le danger.

Cependant il ne dormit pas cette nuit-là. Des idées confuses, des conceptions ténébreuses dansaient dans son cerveau des sarabandes fantastiques. Il sortit du palais pour se promener dans les jardins. Le ciel était d'un bleu sombre, plein de magnificence ; des gouffres semblaient s'ouvrir entre les étoiles ; l'atmosphère était d'une telle pureté que les astres paraissaient suspendus dans l'éther, le regard avait la sensation de plonger bien au delà d'eux.

Parfois, Si-Chaoum frôlait un chien-lion, drapé d'arabesques de verdure, avec sa denture effrayante, ou bien il longeait des balustres, caressait de la main l'énorme serpent de pierre qui dressait, à chaque extrémité, comme une chevelure de Gorgone, ses sept têtes menaçantes.

Il se sentait poussé, entraîné par une sorte de réseau invisible, vers la bonzerie attenante au temple. Il aurait voulu y pénétrer, dérober les précieux ciseaux, les apporter à Sida, lui dire :

—Tiens ! je n'ai pu résister ; voici ce que tu as exigé de moi. Ma passion l'a emporté sur tous les préjugés, sur toutes les terreurs.

Quelques jours plus tard, la bonzerie comptait un novice de plus. Il paraissait très doux et s'occupait plus spécialement de servir le chef, partageant avec les bonzes et les autres novices le riz et les bananes des offrandes. Souvent aussi, il déchiffrait les versets sacrés écrits sur des palmes millénaires, enveloppées de bandelettes comme des momies dans leur sarcophage. Enfin, il était plein de ferveur et dédaigneux de tous les biens terrestres.

Mais une nuit, alors que la plupart des bonzes et des novices étaient en prières dans la pagode, il s'approcha du chef qui lisait quelque évangile bouddhique, assis sur son trône d'or, tenant toujours dans sa main les précieux ciseaux, gage de sa puissance, et il le frappa avec un stylet empoisonné.

Le vieillard n'eut pas un cri. Il s'affaissa sur son trône pendant qu'un flot pourpre sillonnait en tous sens sa robe couleur de miel et de safran.

Alors le novice s'empara des précieux ciseaux, mais comme il se disposait à fuir, une clameur retentit. Un bonze l'avait aperçu. L'alarme était donnée. Un jeune prêtre bouddhique, plein d'ardeur et de révolte, arracha des mains du novice les ciseaux d'or incrustés de gemmes et les lui plongea dans le cœur.

On découvrit le prince sous le novice, mais Sida ne connut pas le remords.

MME DE SAINTE-SUZANNE.

LIBRAIRIE FRANCAISE.
AD. REMOND,
232 RUE BOURBON, New Orleans, La
AGENCE GENERALE pour les :
Livres, Journaux et Publications françaises
Tous les Almanachs Français pour 1911
HACHETTE. Vermot, Nodot, Jeanne d'Arc, Notre-Dame de Lourdes, etc., etc.
Livres d'Etrennes et Publications de Noel.
La plus jolie collection de Cartes postales et d'Albums.
Guide Franco-Américain pour 1911.
28oct—1an—dim